

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 27

Artikel: Définition
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201270>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger 1/2, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

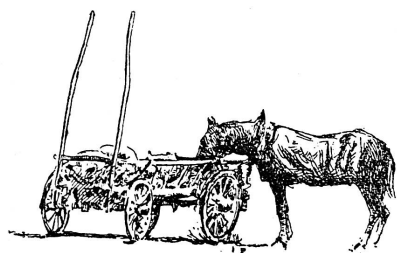
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Petits tableaux de la vie vaudoise.

LE MARCHÉ DE LAUSANNE

S'il y a, dans le canton, des marchés aux légumes particulièrement intéressants, celui de Lausanne, entre autres, mérite une mention spéciale et un bout de copie.

Jel'aime, parce qu'il est varié. Le spectacle qu'offre la Riponne un samedi matin, jour de grand marché, n'est pas semblable à celui qu'offre la Palud, pas plus qu'il n'est pareil à celui de Pépinet et de la rue Centrale. La Riponne est vraiment amusante avec ses chars de pommes de terre autour desquels bavardent les ménagères, ses boutiques de charcuterie campagnarde et de fromages assortis, ses tripières au haut de la Madeleine, ses bouquinistes et ses camelots. A suivre quelque brave dame, qu'accompagne sa servante, panier au bras, il y a plaisir et profit. Plaisir, parce qu'on assiste à d'intéressantes scènes de marchandage et à de jolies dégustations de gruyère ou d'emmental; profit, parce qu'on apprend ainsi la mercuriale du jour et l'art de faire baisser les prix par des exclamations indignées ou piteuses.

— Vous n'y pensez pas ? Un franc la livre ? Mais c'est horriblement cher !

Ou bien :

— Voyons, vous n'êtes pas raisonnable ! Mettons *nonante*, c'est bien payé !

Et puis, il y a le coup du marché non conclu qui réussit parfois. Madame est bien décidée à faire emplette, mais elle voudrait obtenir un rabais, alors elle feint de partir, d'aller ailleurs.

— Non, décidément c'est trop cher. Venez, Anna.

Et elle part, tête haute, suivie d'Anna et du panier mi-plein.

Cette fausse sortie réussit quelquefois, ai-je dit. Le marchand, qui craint de perdre une pratique, rappelle madame et l'affaire s'arrange. Mais il y a aussi certains marchands que ces manières n'attendent point et que la perte d'une pratique n'épouvante guère. Ceux-là ne rappellent pas. Et madame en est pour sa ruse. Elle achètera ailleurs, probablement aussi cher, quelque chose qui lui plaira moins. A jouer gros jeu, on risque parfois grosse chandelle.

Ici, c'est un célibataire qui passe en revue tous les bancs pour acheter une demi-livre de lard ; plus loin, c'est un groupe d'étrangers qui s'extasie devant des serpents de saucisse à rôtir, et qui rient... vraiment, je ne sais de quoi. Là-bas, c'est un forain qui crie très fort

l'excellence de ses tissus ou la variété de son tout à vingt-cinq. Et des chars passent péniblement, un chien aboie, qu'un coup de pied a chassé loin d'une corbeille de salades qu'il se préparait à assaisonner de façon singulière ; un bébé pleure pour avoir un biscotme ou un jouet quelconque. Ça et là, de petits groupes de dames ou de bobonnes commentent avec une verbosité toute féminine, les événements du jour et les prix des denrées.

— Pensez donc !

— En êtes-vous bien sûre ?

— Mon mari me l'a affirmé !

— Oh ! vous savez, les hommes !

— C'est clair, on ne peut pas croire tout ce qu'ils disent.

— A beau mentir qui vient de loin.

— Sans doute. A propos, vous savez l'histoire de madame Brantard ?

— Quelle histoire ?

— Son divorce.

— Première nouvelle.

— Oh ! alors...

Et la conversation se poursuit sur un ton moins élevé... Patati, patata, petits potins qui volent, volent, dont on ne peut couper les ailes, combien naissent, grandissent, prospèrent et s'affirment sur le marché entre la Riponne et St-François. Mais, laissons cela, allons plus loin. Aussi bien le parfum des fromages et des saucissons fumés devient-il, sous le soleil, un tintinet désagréable. Achevons quelques fleurs au chalet du Musée et filons à la Palud.

Quand je dis filer, ce n'est pas qu'on y puisse aller vite, car il est dix heures et demie, les affaires battent leur plein et la Madeleine est encombrée, mais en se résignant à recevoir dans les côtes quelques bourrades et deux ou trois heurts de paniers garnis, on y parviendra sans trop d'avarie. Cette Palud me plaît, parce que les parfums qui s'en échappent ne rappellent ni le gruyère, ni le cochon fumé. Ici, le légume et les fruits règnent en maîtres. Les corbeilles s'alignent sur le pavé, superbement garnies, suivant la saison, d'épinards, d'oseille, de salade, de scorsonères, de blettes, de crones japonais, de raves, de pommes, de poires, etc., tout cela frais et joli. De même, à la rue Centrale et en Pépinet, avec, en plus, les fleurs en souriants massifs, au bord du trottoir, et ses étalages de fruits du Midi et de primeurs exotiques.

Vers onze heures, le marché se ralentit un brin. Le coup de feu a passé. A onze heures et demie, les marchandes s'éclipsent pour quelques minutes. Elles vont, par couples, manger un bouillon dans quelque pinte et partager trois décis de bon vieux. Et tandis qu'elles accomplissent ce traditionnel et agréable devoir, une voisine vend pour les absentes. A charge de revanche, naturellement. D'aucunes préfèrent le thé. Il en est même qui, l'après-midi, au retour sur la route de Pully (pardonnez-moi cette indiscrétion, je vous prie), s'arrêtent en une certaine confiserie et savourent, dans l'arrière-boutique, de délicieuses babas et de succulents éclairs. C'est l'unique débauche hebdo-

madaire de ces braves femmes. Elles l'ont bien gagné, et ça ne compense pas les trois décis et les mousses que nous avalons journellement, nous autres hommes.

Mais revenons à la Palud. Le mouvement y est joli. Le va et vient des gens qui entrent au café ou en sortent (il n'y a pas mal de pintes sur la Palud), les employés communaux qui, des fenêtres de l'hôtel de ville, regardent s'agiter la foule, les agents de police qui vont et viennent de leur bureau, un peu partout, les acheteurs, enfin, et les marchandes forment un public amusant, coloré et pas trop bruyant, mais juste assez pour donner une sorte d'accompagnement musical aux gestes de tous.

A la Louve, c'est plutôt triste, plutôt nu. Les paysannes disent que ces places ne sont pas bonnes parce que les dames ne viennent là qu'en passant, pour se rendre du marché de la volaille à celui du poisson. Elles ne s'arrêtent pas. Je ne sais si c'est vrai, mais il est certain que cette partie du marché lausannois me plaît moins que la Riponne et la Palud.

Et à vous ? CLAUDIUS.



Défense de fumer. — Il y avait bal, l'autre jour, à l'auberge de... de... après tout, il vaut mieux taire le nom, afin de nous épargner des désagréments. Devant l'estrade de la musique, le cabaretier avait placé un écriteau portant cette inscription : *Ici l'on fume dehors.*

A moi la soif. — Un vieux vigneron souffre d'une violente fièvre qui lui dessèche le gosier. Le médecin cherche à couper en même temps et la fièvre et la soif.

— Occupez-vous seulement de la fièvre, lui dit le malade ; pour la soif, c'est mon affaire.

Définition. — Un jeune garçon rentre émerveillé chez lui. Il revient de l'église de St-François, où M. Dénéréaz, qui répétait justement un morceau d'orgue, a bien voulu lui faire voir l'instrument.

— Oh ! maman, j'ai vu quelque chose de bien amusant, un homme qui pompait de la musique dans un grand buffet.

La « bécane ».

Un journal peu familiarisé avec les arcanes de l'argot des cyclistes, ce qui est assez naturel de sa part, s'est demandé :

« Pourquoi les vélocipédistes appellent-ils leur instrument *bécane* ? »

Voici la réponse fournie par un aiguilleur de la ligne du Midi :

— L'expression n'est cycliste que par ricochet. C'est par analogie avec les locomotives, que les employés de chemins de fer nomment *bécanes*, que la bicyclette prit ce nom.

Quant à l'origine du terme, il faut la cher-